



TRANS-MUTATION

L'UNIVERSITÉ D'ÉTÉ DES DIRIGEANTS
PRIVÉS ET PUBLICS

(R)ÉVOLUTION RESPONSABLE

Jeudi 31 août 2017 de 13h30 à 22h30
et vendredi 1^{er} septembre de 8h30 à 15h, à Profondval
Réflexions et rencontres pour mieux se connaître et anticiper,
de manière transdisciplinaire, les profondes mutations de notre société

www.trans-mutation.eu



Plus que jamais, les mutations du monde s'accroissent et s'intensifient. Plus que jamais, il est crucial de prendre du temps pour réfléchir ensemble à ce qui se passe, identifier ce sur quoi nous avons le pouvoir et la responsabilité d'agir et coopérer pour favoriser les indispensables (R)évolutions.

Bienvenue à cette huitième édition de Trans-mutation, votre Université d'été.

1. (R)évolution des démocraties: le monde devient-il fou?

Les États-Unis sont dirigés par un homme d'affaires populiste, machiste et xénophobe. En Russie, le Président attise le nationalisme sur fond de défiance envers l'Europe. En Turquie, un régime autoritaire s'installe drapé d'un islamisme politique qui obère les libertés individuelles. Le Royaume-Uni s'apprête à quitter le marché unique, ce qui pourrait signifier la fin de la libre circulation des biens et des personnes pour 65 millions de personnes. Partout et même en Europe, longtemps restée un rempart aux réflexes nationalistes, les sociétés se crispent, les partis de gouvernement sont discrédités alors que les partis extrêmes conquièrent un électorat plus large. Les relations internationales se tendent. Et la pression des migrants, qu'ils viennent d'Afrique ou du Moyen Orient, est toujours aussi importante. *

J. Stiglitz analyse le recul de la participation électorale et la défiance envers les partis politiques comme les conséquences directes de la montée des inégalités au sein des économies développées. Plus globalement, le climat politique, économique et international délétère qui a mené Donald Trump au pouvoir est une conséquence directe de la paupérisation des classes moyennes et de la hausse des inégalités.

Jean-Paul Delevoye, notre premier orateur de l'année dernière, avait annoncé «La menace la plus grande pour la France et l'Europe ne vient pas de l'étranger, mais de l'intérieur même du pays. Il y a un risque de dislocation sociale. Si rien ne change, la majorité des exclus se vengera.» La fracture sociale ne se résorbera pas sans un meilleur partage des richesses. La solution: passer d'une société de la performance à une société de l'épanouissement.

2. (R)évolution technologique: l'«Homo Sapiens» va-t-il être remplacé par l'«Homo Deus»?

Dans son livre "SAPIENS, une brève histoire de l'humanité", Yuval Noah Harari expose que l'espèce qui domine le monde sans partage aujourd'hui doit son hégémonie à sa capacité à coopérer de façon massive et très flexible. Mais la soif de croissance de l'Homo Sapiens l'a poussé à éteindre des milliers d'espèces, à endommager la planète de façon irréversible, souvent au détriment de son propre bonheur. Les 5 millions d'humains que comptait la Terre il y a 10.000 ans étaient-ils moins heureux que les 10 milliards d'aujourd'hui?

Dans son deuxième livre "HOMO DEUS, une brève histoire de demain", l'auteur évoque les derniers développements de l'innovation, notamment en médecine et en intelligence artificielle. Ces développements récents laissent entrevoir une quasi immortalité des humains. Ce pouvoir accru et la forte augmentation de la durée de vie permettront à notre espèce de devenir des super-humains, quasi immortels, ou "Homo Deus". **

L'humanité a trouvé (techniquement du moins) des clés à ses trois grands fléaux historiques: Famine, Epidémies et Guerres. Jusqu'à la contradiction: le nombre de décès dus à l'obésité est aujourd'hui trois fois supérieur à celui des décès dus à la malnutrition.

L'homme recherche aujourd'hui la longévité et le bonheur. Les nanotechnologies et la biochimie semblent pouvoir l'aider dans cette quête, mais certains la considèrent illusoire, factice et même dangereuse. L'innovation technologique a déjà eu une influence considérable sur le fonctionnement de notre cerveau et de nos interactions sociales. Il y a encore 20 ans, nous connaissions tous au moins une dizaine de numéros de téléphone par cœur; aujourd'hui ce sont nos mobiles qui s'en souviennent pour nous. L'hippocampe, zone de la mémoire, s'est atrophiée alors que les lobes préfrontaux, zones de la synthèse de la pensée, se sont développés. S'ajoute au changement de nature de l'humain, la fameuse Singularité, le moment où les machines devraient dépasser dans tous les domaines le fonctionnement du cerveau.

Ce transhumanisme pose des questions vertigineuses sur l'évolution de la société. Au cours des siècles, Homo Sapiens a fait énormément progresser les conditions matérielles de son existence, mais sans impact statistique fort sur son bonheur, parfois même à son détriment. Homo Deus trouvera-t-il, lui, la clé du bonheur? Homo Deus cohabitera-t-il durablement avec Homo Sapiens ou notre espèce actuelle disparaîtra-t-elle? Rien ne prouve que ce dernier scénario soit inéluctable. Car ce qui semble prévaloir dans ce début de XXIème siècle, c'est bien son imprévisibilité.

3. Quelle (R)évolution permettra de sauver l'humanité?

Le monde devient fou, les inégalités sont en hausse, les humains ne répondent pas au défi climatique et la course technologique à la longévité et à la performance est en train de transformer l'homme de manière irréversible.

Pour répondre à ces défis, pouvons-nous nous contenter d'une évolution linéaire ou une révolution brusque sera-t-elle nécessaire pour émanciper nos esprits?

Devons-nous considérer que le phénomène Macron en France constitue les prémices de cette révolution annoncée dans son livre éponyme? «Les rêves qui ont fait la révolution réclament de la hauteur, de l'exigence. Ils imposent de l'engagement. Cette révolution est nécessaire pour réconcilier liberté et progrès».

Cette (R)évolution responsable va-t-elle vraiment avoir lieu et sera-t-elle suffisante pour faire face aux nombreux défis de notre monde en mutation?

Les huit orateurs de Trans-mutation 2017 apporteront chacun des éléments de réponse à ces questions.

Laurent Alexandre, chirurgien-urologue et chef d'entreprises, réputé par sa réflexion sur «La mort de la mort», et Jean-Michel Besnier, philosophe, ont publié «Les robots font-ils l'amour?» Ils débattront de transhumanisme: quel est l'avenir de l'homme augmenté?

Pendant la campagne présidentielle française, Benoît Hamon avait évoqué un revenu universel comme solution pour atténuer les tensions sociales qui naissent de la révolution numérique. Philippe Van Parijs, professeur émérite de l'UCL, milite depuis des années en faveur de cette proposition. Sera-t-elle une solution permettant une réduction des fractures de nos sociétés?

Les tensions ne sont pas que sociales. Elles sont aussi idéologiques et religieuses. Abdennour Bidar, philosophe, évoque ceux qui combattent pour relier la vie, les Tisserands acteurs de ces révolutions pour réparer ensemble le tissu déchiré du Monde. Tant de valeurs communes rassemblent en réalité les différentes cultures, religions, spiritualités, dont la fraternité, la compassion, l'amitié, la gratitude, la clairvoyance, l'humilité. L'auteur plaide pour une révolution spirituelle.

Frédérique Bedos a raconté son histoire dans un livre très émouvant «La petite fille à la balançoire». Ses premiers héros anonymes ont été ses parents adoptifs, qui ont servi d'exemples pour lancer le projet Imagine, une révolution dans la manière de communiquer sur ces créateurs d'un monde meilleur, d'une révolution du lien.

Stephen Boucher nous parlera de créativité pour sauver la démocratie. Il appelle à une révolution citoyenne, participative rendue possible aujourd'hui par les nouveaux outils de communication.

Geneviève Féron plaide pour mettre fin à l'ère fossile. La fin du pétrole a été annoncée maintes fois, et maintes fois les limites ont été repoussées. Cependant, malgré l'obstination à extraire de la terre la dernière goutte de jus fossile, le crépuscule de l'or noir est à prévoir avec le déclenchement du compte à rebours de la bombe climatique. Le Monde sera-t-il suffisamment courageux pour entreprendre rapidement cette révolution?

Sébastien Deletaille, jeune entrepreneur aux multiples récompenses, a créé de la valeur au départ de l'analyse des données télécoms. Ces données ont été utilisées en Afrique pour prévoir les crises alimentaires. L'analyse du big data pourrait-elle révolutionner notre manière d'appréhender la prospective? Ce big data peut-il aider à prendre des décisions plus responsables pour l'homme et son environnement?

Pendant ces deux jours, nous vous invitons à vivre ensemble ce parcours révolutionnaire ou évolutionnaire. Chacun en prendra sa part. Mais échanger ne suffit plus, il faut agir en s'engageant dans les (r)évolutions individuelles et collectives qui s'imposent.

Stanislas van Wassenhove

* Maxime Augusseau, Rencontres Economiques Aix 2017
** Jean-François Caillard, coo@Numa, 14 avril 2017

**2010
PERFORMANCE
&
BONHEUR**



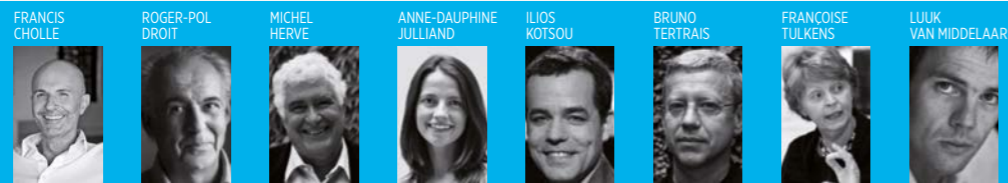
**2011
SENS
&
CONNAISSANCE**



**2012
VALEURS
&
VOLATILITÉS**



**2013
AUDACE
&
RÉSISTANCE**



**2014
DÉSIR
&
EFFICIENCE**



**2015
DES RACINES
&
DES AILES**



**2016
AVOIRS
&
POUVOIRS**



TRANS-MUTATION, C'EST D'ABORD UNE ÉQUIPE



**STANISLAS
van WASSENHOVE**

avocat
stva@me.com



**CHRISTÈLE
DUVIEUSART**

fonctionnaire européenne
cduvieusart@skynet.be



**PIERRE
PORTEVIN**

life coach, auteur
pierre.portevin@gmail.com



**JEAN-MARIE
LIMPENS**

médecin
jm.limpens@skynet.be



**BERNARD
COULIE**

professeur d'université
bernard.coulie@uclouvain.be



**CÉDRIC
ALLARD**

organisateur d'événements
ca@upagency.be



**LAURENT
LEDOUX**

transformation manager
ledoux.laurent@gmail.com



**GAËTAN
SENY**

consultant
senygaetan@gmail.com

AVEC L'APPUI DE 23 PARRAINS



**BRIEUC
DE MEEÛS**

STIB



**ALEXIS
BROUHNS**

SOLVAY



**ARNAUD
FEIST**

BRUSSELS
AIRPORT



**DIDER
MALHERBE**

UCB



**PIERRE
GURDJIAN**

ULB



**GUILLAUME
BOUTIN**

PROXIMUS



**FERNAND
GRIFNÉE**

ORES



**BRIGITTE
CHANOINE**

ICHEC



**VINCENT
BLONDEL**

UCL



**MARCEL
MILLER**

ALSTOM



**JEAN
MARBEHANT**

LHOIST



**MICHEL
FOUCART**

TECHNORD



**PIERRE
JADOUL**

UNIVERSITE ST-LOUIS
BRUXELLES



**EUGENIE
NIJHUIS**

INTYS HR



**PASCAL
LIZIN**

GSK



**ANNE SOPHIE
DE WAEGH**



**GABRIEL
D'ANSEMBOURG**

RIESMART



**GENEVIÈVE
JAMIN**

SODEXO



**MICHEL
CHARLES**

AGC



**THIERRY
BOUCKAERT**

AKKANTO



**JEAN
RAUCENT**

MCKINSEY



**CHANTAL
CABUY**

COFINIMMO



**CHARLES
DAVID**

ING



Le constat est amer, mais bien réel : malgré un nombre significatif d'initiatives politiques, économiques, managériales, citoyennes, sociétales, spirituelles... les changements mis en place par les hommes, à ce jour, restent totalement insuffisants face aux grands enjeux de l'humanité. La convergence des indicateurs d'évolution dans de multiples domaines est alarmante.

Qu'il s'agisse de la raréfaction de nos ressources naturelles, de la dégradation de l'environnement ou du biotope, du réchauffement climatique, de la disparition des espèces, du déséquilibre des richesses, des migrations, de l'insécurité, de la gouvernance démocratique, de l'influence des algorithmes et de ceux qui les pilotent... nous ne pouvons que reconnaître notre incapacité collective à mettre en œuvre, jusqu'à présent, des solutions à la mesure de ces défis.

Les réactions les plus fréquentes à ce constat (lorsque celui-ci n'est pas simplement nié) sont de deux types : « Oui mais, demain, ça ira mieux. Le monde évolue, les hommes aussi. Il faut laisser du temps au temps, faire confiance au progrès... » ou alors « Tant pis ! Nos enfants paieront ¹ » et sa version extrême : « Le dernier qui s'en va éteint la lumière ² ».

Prendre le temps de clarifier nos responsabilités individuelles et collectives

Et si nous réfléchissions aux (r)évolutions indispensables à très bref délai pour l'avenir de l'humanité ? Si nous regardions où commencent et s'arrêtent nos pouvoirs d'actions individuels et collectifs réels, souvent très sous-estimés ? Si nous prenions le temps de penser à ce qui nous relie et nous unit, plutôt qu'à ce qui nous oppose ou nous différencie ? Si nous prenions nos responsabilités individuelles et collectives dans ces mutations nécessaires ? Que réaliserions-nous alors ? Probablement que le premier changement devra sans doute passer par une révolution intérieure.

C'est en tout cas l'invitation que vous fait d'ores et déjà l'équipe de Trans-mutation pour son édition 2017 à travers le choix de ce thème « (R)Evolution responsable ».

« L'évolution est une transformation naturelle, une forme de progrès, parfois issue de la sélection naturelle, parfois issue de processus d'apprentissage : je teste plusieurs choses et je conserve la méthode qui a le mieux fonctionné. La révolution est le changement brusque et violent d'un ordre économique, moral, culturel, sociétal... »

En comparaison avec l'évolution – mouvement infini de tout ce qui existe depuis les origines éternelles et pendant l'infini des âges –, que sont ces petits événements appelés révolutions (astronomiques, géologiques ou politiques) ? Des vibrations presque insensibles, des apparences, pourrait-on dire. Mais, c'est par myriades que les révolutions se succèdent dans l'évolution universelle ; si minimes soient-elles, elles font partie de ce mouvement infini.

On peut dire ainsi que l'évolution et la révolution sont les deux actes successifs d'un même phénomène, l'évolution précédant la révolution, et celle-ci précédant une évolution nouvelle, mère de révolutions futures.

Un changement peut-il se faire sans amener de soudains déplacements d'équilibre dans la vie ? La révolution ne doit-elle pas nécessairement succéder à l'évolution, de même que l'acte succède à la volonté d'agir ?

L'un et l'autre ne diffèrent que par l'époque de leur apparition. »

(Elisée Reclus - 1898)

Alors que l'évolution du monde est permanente, l'accélération des transformations que nous connaissons amène de nombreuses personnes à considérer qu'une révolution est en cours ; certains parlent de métamorphoses (Jean-Paul Delevoye, Patrick Viveret) ; plus qu'une crise, une mutation » (Jean-Claude Guillebaud).

Comment agir, réagir, proagir ?

Alors, face à nos grands enjeux et à ces (r)évolutions en cours, comment agir, réagir, proagir... ? Les moyens actuellement à l'œuvre pour inverser les tendances sont-ils appropriés, efficaces, proportionnés ? Faut-il penser autrement (faire la révolution) pour accélérer le changement ? Quelles approches seraient nécessaires ? En prolongation de ce qui existe ou en rupture ? Qui devrait les mettre en œuvre ? Quels sont nos responsabilités et, dès lors, nos pouvoirs d'action, tant à titre collectif qu'individuel ? Que laissons-nous aux générations futures ? « Tant pis nos enfants paieront ? »

Quelle mutation du projet européen qui a été un choix rassembleur depuis les années 50 mais qui aujourd'hui est en panne ? Quel choix éthiquement responsable face aux révolutions génétiques ? Quelle dynamique entrepreneuriale responsable s'offre aux jeunes ? Comment trouver en nous-même l'énergie de faire notre (r)évolution intérieure ?

Favoriser l'émergence d'une conscience collective

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la survie de celle-ci requiert une réponse globale. Chaque être humain est devenu responsable de la survie de l'espèce. Et, alors même que l'urgence d'une action globale est (quasi-)unaniment reconnue face au changement climatique et à l'augmentation des inégalités sociales, l'immobilisme est souvent la seule réponse. Le sujet est urgent, la menace est proche, et pourtant l'impression qui domine est que peu de gens prennent leurs responsabilités. Comme si l'individualité (dans une perspective occidentale) empêchait irrémédiablement l'émergence d'une conscience collective (perspective orientale). Comment faire le choix entre confort immédiat ou effort indispensable pour assurer le futur de nos enfants ou petits-enfants, de nos voisins proches ou lointains ? Quelles sont les (r)évolutions à initier ou intensifier ? Que puis-je, dois-je changer dès aujourd'hui ? Comment ?

Pierre Portevin



1. LENGLET, François, Tant pis ! Nos enfants paieront - Albin Michel
2. JORION, Paul, Le dernier qui s'en va éteint la lumière : Essai sur l'extinction de l'humanité - Fayard

LES ORATEURS



LAURENT ALEXANDRE
médecin,
chef d'entreprise



JEAN-MICHEL BESNIER
philosophe



FRÉDÉRIQUE BEDOS
productrice,
réalisatrice



ABDENNOUR BIDAR
philosophe



STEPHEN BOUCHER
consultant en
affaires européennes



SÉBASTIEN DELETAILLE
entrepreneur



GENEVIÈVE FÉRON-CREUZET
consultante
en stratégie
et prospective
durables



PHILIPPE VAN PARIJS
économiste et
philosophe



PROGRAMME

Jeudi 31 août 2017

- 13.30 Accueil des participants
- 14.00 Introduction
par Stanislas van Wassenhove
- 14.15 « **(R)Evolution de l'homme robot** »
par Laurent Alexandre et Jean-Michel Besnier
- 15.00 « **(R)Evolution du partage des ressources** »
par Philippe Van Parijs
- 15.45 - 16.45 Discussions par tables & pause-café
- 16.45 « **(R)Evolution spirituelle** »
par Abdenour Bidar
- 17.30 « **(R)Evolution des médias et des hommes** »
par Frédérique Bedos
- 18.15 - 18.45 Questions & Réponses
- 19.00 Apéritif
- 19.30 Dîner assis par tables

Vendredi 1^{er} septembre 2017

- 8.30 Accueil des participants
- 9.00 « **(R)Evolution démocratique** »
par Stephen Boucher
- 9.45 « **(R)Evolution des énergies** »
par Geneviève Féron-Creuzet
- 10.30-11.30 Discussions par tables & pause-café
- 11.30 « **(R)Evolution du big data** »
par Sébastien Deletaille
- 12.15 -12.45 Questions & réponses
- 12.45 « **Et nous les jeunes** »
par Gaëtan Seny
- 13.00 Conclusions
par Bernard Coulie et Antoine Henry de Frahan
- 13.30 Déjeuner champêtre



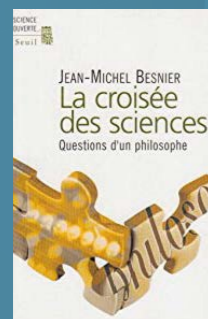
JEAN-MICHEL BESNIER

Agrégé de philosophie et docteur en sciences politiques, Jean-Michel Besnier est professeur de philosophie à l'université Paris-Sorbonne (Paris IV), où il a créé et dirigé le Master Conseil éditorial et gestion des connaissances numérisées de 2001 à 2013. Il est membre du conseil scientifique de l'Institut des Hautes Etudes pour la Science et la Technologie, du Directoire du Mouvement universel pour la responsabilité scientifique et de la commission Littérature scientifique et technique du Centre National du Livre.

Le philosophe a été membre du Comité d'éthique et de précaution pour les applications de la recherche agronomique de l'Institut National de la Recherche Agronomique et de l'Institut Français de Recherche pour l'Exploitation de la Mer de 2000 à 2007. Il a également fait partie du Comité d'éthique du CNRS pendant la même période. Il a été Directeur scientifique du Secteur sciences et société du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

Ses enseignements et l'encadrement des thèses de doctorat inscrites sous sa direction portent sur la philosophie des technologies. Ses recherches actuelles concernent principalement l'impact philosophique et éthique des sciences et des techniques sur les représentations et les imaginaires individuels et collectifs.

Parmi ses nombreux livres, citons *La croisée des sciences: questions d'un philosophe* (Seuil, 2006), *Demain les post-humains: le futur a-t-il encore besoin de nous?* (Hachette, 2009, Fayard/Pluriel 2012), *Un cerveau très prometteur: conversation autour des neurosciences*, co-écrit avec Francis Brunelle et Florence Gazeau (Le Pommier, 2015) et *Les robots font-ils l'amour?*, *Le transhumanisme en 12 questions*, co-écrit avec Laurent Alexandre (Dunod, 2016).



Homme augmenté, biologie synthétique, prothèses bioniques, intelligence artificielle... Les avancées de la technologie s'enchaînent à une vitesse stupéfiante. Des thèmes qui étaient, il y a une décennie encore, du domaine de la science-fiction font aujourd'hui l'objet de recherches actives dans les laboratoires. Les machines fondées sur l'intelligence artificielle révèlent leur extraordinaire puissance.

Après les défaites de Gary Kasparov aux échecs face à Deep Blue, conçu par IBM (1997), et surtout de Lee Sedol au jeu de go face à AlphaGo, inventée par Google (2016), les domaines où l'intelligence humaine dépasse celle des machines se rétrécissent. Les transformations économiques à en attendre sont considérables.

Il est impossible, tant elle est longue, de dresser la liste des métiers qui seront bouleversés par la nouvelle vague d'automatisation. Contrairement aux machines à vapeur qui avaient envahi l'industrie au XIXe siècle, puis aux robots qui en avaient fait de même dans la seconde moitié du XXe siècle, ces nouvelles machines ne remplacent pas la force humaine, mais ce que l'on pensait jusque-là faire partie du propre de l'homme : la connaissance, le jugement, l'analyse et même le raisonnement.

Cette prodigieuse accélération technologique est permise par la convergence de quatre disciplines qui évoluaient jusque-là séparément : les nanotechnologies, qui manipulent la matière à l'échelle de l'atome ; les biotechnologies, qui modèlent le vivant ; l'informatique, en particulier dans ses aspects les plus fondamentaux ; et enfin les sciences cognitives, qui se penchent sur le fonctionnement du cerveau humain.

C'est l'explosion de ces NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et Cognitive) qui permet d'envisager le projet inédit, prométhéen, sans précédent, dont il est question dans ce livre : modifier l'homme, l'améliorer, l'augmenter. Le dépasser. Pour les transhumanistes, très influents dans la Silicon Valley au cœur de la révolution des NBIC, cette amélioration de l'espèce humaine par la technique est la seule chance, pour Homo sapiens, de ne pas être dépassé par les machines qu'il a lui-même inventées. Ces hybridations entre hommes et machines ont, de fait, déjà commencé : songeons au cœur artificiel développé par la société Carmat, greffé à plusieurs patients atteints d'insuffisance cardiaque.

Mais ce n'est là qu'un prélude par rapport à tout ce qui va devenir possible d'ici quelques décennies : intervention dans l'ADN humain pour en supprimer les séquences responsables de maladies génétiques, fabrication par des imprimantes 3D d'organes, stimulation magnétique du cerveau, couplage de son fonctionnement à des dispositifs d'intelligence artificielle, amplification des facultés perceptives comme des forces physiques.

Et même, pour certains, perspective d'une extension indéfinie de l'espérance de vie, au point d'envisager l'euthanasie de la mort. Si ces perspectives enthousiasment les transhumanistes, elles inquiètent d'autres courants de pensée. Que restera-t-il du libre arbitre d'un humain indissociablement couplé à ses machines ? Est-il vraiment souhaitable de vivre mille ans ? Comment cohabiteront les humains augmentés et les autres ? Ne faut-il pas craindre une sorte de bio-totalitarisme, à la manière du Meilleur des mondes d'Aldous Huxley, qui relevait en son temps (1932) de la pure science-fiction mais qui procède aujourd'hui d'une anticipation réaliste de nos futurs possibles ?

Sur ces questions, nous sommes en désaccord. Nous avons eu l'occasion d'en débattre en public à maintes reprises, de croiser le fer, d'échanger nos arguments. Rien n'y fait : notre désaccord reste fondamental. Mais nous avons aussi pu constater, lors de ces débats, que nos positions convergeaient sur deux points, peut-être plus fondamentaux encore : l'importance de la discussion rationnelle, argumentée, respectueuse d'autrui ; et la conviction que la technique n'est pas, en soi, bonne ou mauvaise et que tout dépend de l'usage que l'homme choisit d'en faire.

C'est ce constat qui nous a donné envie d'écrire ce livre à la manière d'un dialogue. Que le lecteur ne s'attende pas y trouver une réconciliation finale, un soudain consensus oécuménique. Non, ce livre est une querelle, un débat ferme, une dispute agonistique, de celles que pratiquaient les Grecs antiques pour le plus grand bien de leur démocratie. Et notre plus grand espoir est que notre échange profite, lui aussi, à la vitalité du débat démocratique sur les gigantesques enjeux que les NBIC lancent à notre humanité.

Laurent Alexandre : Le rôle de la technologie est d'assurer le bien vivre, d'améliorer les conditions de vie humaine. Personne ne s'oppose aux progrès de la médecine, qui ont permis une augmentation continue de l'espérance de vie. Et cette augmentation va se poursuivre.

Jean-Michel Besnier : En effet, il ne s'agit pas de se priver de ces techniques. Est-ce que pour autant il faut tout accepter dans ce que nous sommes capables de faire ? ... Bien sûr, nous essayons aujourd'hui de faire droit à l'éthique, avec des comités qui examinent l'acceptabilité des réalisations techniques, mais la partie est rude car l'incitation à l'innovation à tout prix est devenue un véritable dogme chez les décideurs politiques ou industriels.

Laurent Alexandre et Jean-Michel Besnier.
Prologue de «Les robots font-ils l'amour? :
Le transhumanisme en 12 questions», Dunod 2016



PHILIPPE VAN PARIJS

Philippe Van Parijs est un économiste et philosophe belge. Docteur en philosophie de l'Université d'Oxford et docteur en sociologie de l'Université Catholique de Louvain (UCL), il a étudié l'économie politique, le droit et la linguistique.

Il est professeur émérite à l'UCL (chaire Hoover d'éthique économique et sociale), à la Katholieke Universiteit Leuven et à Oxford. Il a également été professeur invité à Harvard.

Philippe Van Parijs défend une transition du capitalisme à l'idéal communiste par l'instauration d'une allocation universelle versée à chaque individu de manière inconditionnelle tout au long de sa vie. Cette idée constituera le cœur de son ouvrage majeur, *Real Freedom for All* (1995), qui apporte une contribution originale aux théories de la justice. Partant du double présupposé que la liberté est une valeur fondamentale et que nos sociétés capitalistes sont pleines d'inégalités injustifiables, il y déploie sa conception de la justice sociale: la défense d'une liberté réelle égale pour toutes et tous via l'instauration, à l'échelle politique la plus large possible, d'un revenu de base individuel. Il a co-fondé le Basic Income Earth Network, et en préside le Conseil international. Il préside le comité d'accompagnement du programme Pauvreté et justice sociale de la Fondation Roi Baudouin depuis 2008.

Philippe Van Parijs a reçu en 2001 le Prix Francqui, la plus prestigieuse distinction universitaire belge, ainsi que le titre de docteur honoris causa de l'Université Laval, au Québec, en 2008.

Ses ouvrages comptent entre autres *Refonder la solidarité* (Editions du Cerf, 1996), *Éthique économique et sociale*, co-écrit avec Christian Arnsperger (La Découverte, 2000), *L'allocation universelle*, avec Yannick van der Borght (La Découverte, 2005) et *Linguistic justice for Europe and for the World* (Oxford University Press, 2011).

Revenu universel ou revenu de base et justice sociale

Allant à l'encontre de l'intuition commune voulant que la logique de la répartition soit liée à celle de la production – logique censée décourager les resquilleurs –, ce « revenu de base » assurerait une meilleure cohérence avec le fondement politique libéral de nos sociétés. L'allocation universelle est plus respectueuse des choix individuels, donnant aux libertés formelles le moyen de leur réalisation, au travailleur la possibilité de son émancipation, tablant sur « l'épanouissement du capital humain plutôt que sur l'astreinte d'un emploi non choisi ».

Paradoxalement, cette « version émancipatrice de l'État » est aussi défendue par une tendance libérale de droite (incarnée historiquement par Friedrich Hayek, favorable au revenu minimum pour tous), qui entrevoit grâce à l'attribution de cette dotation la possibilité d'un retrait de l'État providence au profit de la concurrence entre des individus libres de disposer à leur guise d'un « capital de départ », favorisant la flexibilité du marché du travail... au risque de saper, sous prétexte d'inconditionnalité, un fondement de l'État social: la solidarité. Bref, une allocation universelle et deux options idéologiques.

La formule que je défends passe par un socle inconditionnel qui vient non pas remplacer les autres allocations, comme chez certains libéraux, mais se poser en dessous de tous les revenus personnels, y compris des allocations sociales. Un montant réaliste va de 15 % à 25 % du produit intérieur brut par tête, de 350 à 600 euros. Il s'adresse à tous les résidents fiscaux, étrangers compris. Et il est financé par un ajustement du niveau des allocations existantes et par une réforme de l'impôt qui supprime, par exemple, les exonérations fiscales sur la première tranche. Le caractère inconditionnel de ce socle cumulable avec tout autre revenu donne aux individus le pouvoir réel de dire oui à certains emplois mal ou irrégulièrement rémunérés mais à forte dose de formation, comme les stages, ou répondant à leur vocation, comme les métiers artistiques. Il leur donne également le pouvoir de dire non à des emplois peu gratifiants. Il assure la sécurité matérielle des individus en dissociant celle-ci de l'emploi. Il nous fait sortir d'un idéal de vie centré sur la figure du travailleur à temps plein toute sa vie.

Jusqu'ici, nos États providence conjuguèrent deux modèles de solidarité: un modèle d'assistance sociale, né au XVIe siècle avec la charité publique et ciblé sur les pauvres, et un modèle d'assurance sociale imaginé par Condorcet au XVIIIe siècle qui consistait à couvrir les risques encourus par les travailleurs (maladie, chômage, vieillesse...) en les finançant par les cotisations sur les revenus du travail.

Le revenu de base relève d'un troisième modèle, celui du dividende social, formalisé par Thomas Paine dans un mémoire adressé au Directoire français et par un certain Joseph Charlier, dans *La Solution du problème social*, publié à Bruxelles en 1848. L'idée est de redistribuer entre tous cette part considérable de la richesse collective qui provient non pas de l'effort personnel de chacun au présent, mais de la nature et du passé de la société, qu'il s'agisse de l'accumulation du capital, des innovations technologiques ou des règles de civilité.

Dans le premier modèle, on prend aux riches pour donner aux pauvres. Dans le second, les chanceux donnent aux malchanceux. Avec le revenu universel, on distribue également à tous une part d'un patrimoine commun. L'équité ainsi comprise est parfaitement compatible avec un ethos partagé qui considère qu'une vie accomplie n'est pas faite que de consommation, mais exige une contribution au bien-être d'autrui.

“Le revenu de base permet de redistribuer une richesse qui vient du passé”

Philomag, Propos recueillis par MARTIN LEGROS 18.08.16, et CÉDRIC ENJALBERT 20.08.15

Si la question de la justice se pose, s'il importe de déterminer ce que chacun est en droit d'attendre et ce qu'on est en droit d'attendre de chacun, c'est d'abord parce que les ressources sont rares, parce que nous ne sommes pas en régime d'abondance.

Il y a abondance lorsque le niveau des ressources de la société et la structure des préférences de ses membres sont tels qu'il est possible à chacun d'entre eux d'avoir accès à tout ce qu'il désire sans cependant travailler plus qu'il ne le souhaite. Il y a abondance, en d'autres termes, lorsqu'il est économiquement possible à tous les membres de la société d'atteindre simultanément un état de satiété, tant dans l'ordre de la consommation (au sens le plus large) que dans l'ordre du loisir.

Lorsque l'abondance fait défaut, la rareté règne et une des conditions nécessaires pour que puisse se poser la question de la justice est alors remplie. Cette condition est d'autant plus facile à satisfaire qu'il ne doit pas nécessairement s'agir de rareté matérielle. Si elle est nécessaire pour que cette question se pose, la rareté n'en est cependant pas une condition suffisante. Imaginons une société parfaitement altruiste et parfaitement homogène aux sens suivants : chacun de ses membres prend à cœur les intérêts de tous les autres au même degré que les siens propres et la manière dont ces intérêts sont conçus est identique pour tous. Si rares que soient les ressources, leur répartition est ici encore sans enjeu, car elle est sans impact aucun sur leur allocation ultime : en donnant plus à l'un et moins à l'autre, on ne peut détériorer ni améliorer le sort de personne.

Dès que faiblit l'altruisme ou que l'homogénéité s'altère, en revanche, la question de la justice prend son sens. Ainsi, si l'altruisme de chaque membre de la société s'arrête à sa famille proche, alors, même en cas d'homogénéité parfaite quant à l'idée que l'on se fait de l'intérêt de chacun – l'obtention du revenu le plus élevé possible, par exemple, ou la pratique ininterrompue de la méditation –, la manière dont les ressources sont réparties importe manifestement. De même, si, en raison de divergences cognitives ou évaluatives, la représentation de l'intérêt de chacun diffère d'une personne à l'autre – l'une attache une importance suprême à l'opéra, l'autre au body-building –, alors, même en cas d'altruisme parfait, la manière dont les ressources sont distribuées importe de toute évidence beaucoup.

Pour que le problème de la justice se pose, il faut donc qu'il y ait rareté et soit égoïsme (entendu comme la négation de l'altruisme parfait au sens indiqué), soit pluralisme (entendu comme la négation de l'homogénéité parfaite au sens indiqué). Dans des sociétés vastes et diverses comme la nôtre, cette deuxième condition est bien entendu aussi facile à satisfaire que la première. Les « circonstances de la justice » sont bien les circonstances dans lesquelles nous vivons.

Philippe Van Parijs. Extraits de « *Qu'est-ce qu'une société juste ?* : Introduction à la pratique de la philosophie politique » (La couleur des idées) Seuil 1991





ABDENNOUR BIDAR

Normalien, agrégé et docteur en philosophie, Abdenour Bidar est connu pour sa théorie de la modernité en islam. Il a enseigné la philosophie en classes préparatoires aux grandes écoles pendant une vingtaine d'années, avant d'être chargé de mission sur la pédagogie de la laïcité au Ministère de l'Education Nationale, puis d'être nommé en 2016 Inspecteur Général de l'Education Nationale auprès des groupes philosophie et vie scolaire.

En 2013, il est nommé membre de l'Observatoire de la laïcité par François Hollande. Avec la psychologue Inès Weber, il fonde en 2015 le Sésame, centre de culture spirituelle consacré à «explorer, partager, réinventer la vie spirituelle de notre temps».

Les sujets du vivre ensemble et de l'identité sont au cœur de ses activités dans les médias également: il produit et anime diverses émissions radiophoniques (Cause commune, tu m'intéresses sur France Inter, ainsi que Islam: questions croisées, Cultures d'islam sur France Culture). Abdenour Bidar est également membre du comité de rédaction de la revue Esprit.

Les nombreux ouvrages d'Abdenour Bidar concernent principalement l'émergence dans l'islam d'une volonté de liberté de l'individu vis-à-vis des dogmes et des coutumes de la tradition religieuse. Quelles sont les conditions de possibilité de cette liberté spirituelle qui soit éclairée par la réflexion, l'intuition, la méditation, une éthique de la responsabilité vis-à-vis de soi et d'autrui? L'auteur tente d'inventer les voies d'une vie spirituelle adaptée aux possibilités du présent, à partir de l'héritage islamique.

L'autre sujet de prédilection du philosophe consiste en une réflexion plus large sur le sens et l'issue de ce que l'Occident moderne a appelé la «sortie de la religion». La pensée occidentale a-t-elle eu raison de voir dans cette sortie de la religion le destin de l'humanité toute entière?

Abdenour Bidar publie de nombreux ouvrages, parmi lesquels *L'islam sans soumission* (Albin Michel, 2012), *Histoire de l'humanisme en Occident* (Armand Colin, 2014), *Lettre ouverte au monde musulman* (Les Liens qui Libèrent, 2015), *Plaidoyer pour la fraternité* (publié chez Albin Michel en février 2015, soit juste après les attentats de Charlie Hebdo), ou encore *Les tisserands - réparer ensemble le tissu déchiré du monde* (Les Liens qui Libèrent, 2016), «*Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui?*» (Albin Michel 2016).



Quelles valeurs partager entre nous tous, sans frontières de culture ni de convictions? Et comment les transmettre à nos enfants? Deux véritables défis pour nos sociétés devenues très multiculturelles, où rien ne semble plus difficile que de se rassembler autour d'un « bien commun », de se remettre tous ensemble sur un chemin de sens et d'espérance au-delà de nos différences de culture, de croyances et de convictions – et cela d'autant plus qu'un relativisme paresseux voudrait nous persuader que c'est « à chacun ses valeurs », comme s'il n'y avait rien à chercher et rien à espérer du côté de valeurs partageables, sauf à être naïvement idéaliste ou méchamment autoritaire. Face à ce pessimisme, ma conviction personnelle est différente : je pense que ce qui nous relie et rassemble reste plus fort, plus fondamental que tout ce qui nous sépare. Mais une chose est de le penser, autre chose est de le montrer. C'est ce que j'ai voulu faire ici de façon très simple, en mobilisant les différents héritages éthiques, philosophiques et spirituels de l'humanité pour les faire contribuer – tous ensemble – à une interrogation commune sur trente valeurs parmi les plus essentielles.

S'agissant du savoir-être, on présentera et on interrogera les vertus et les façons d'être relatives à notre capacité à éprouver envers autrui un certain nombre de sentiments profonds et positifs (fraterniser, se lier d'amitié, éprouver de la compassion) et à nous conduire envers lui de façon plus humaine (agir avec bonté, prendre soin, être généreux, exprimer sa gratitude, se conduire simplement, s'efforcer de pardonner, être tolérant). À propos du savoir-penser, on se penchera sur les vertus relatives à notre capacité à appréhender le monde avec recul et clairvoyance (faire preuve d'esprit critique, exercer sa lucidité, faire preuve d'humilité), à le voir aussi selon une certaine sagesse (par exemple en cultivant un optimisme), et enfin s'éveiller à son mystère (par exemple en développant son sens de l'émerveillement et de la méditation face à la beauté).

Mais déjà un peu partout dans le monde commencent à se produire « un million de révolutions tranquilles », dans tous les domaines de la vie humaine : « travail, argent, santé, habitat, environnement ». J'appelle Tisserands les acteurs de ces révolutions. Leur objectif commun, en effet, est très simple : réparer ensemble le tissu déchiré du monde.

Ces Tisserands sont à mes yeux les nouveaux résistants – les modestes héros de notre temps, les indispensables hérauts des temps à venir. Mais ils vont avoir besoin de renfort ! Car leur combat pour « relier la vie » s'est engagé contre d'énormes forces de destruction qui sur la planète entière aggravent continuellement ces multiples déchirures et divisions dont nous souffrons tous à un degré ou à un autre : la séparation de l'homme d'avec son âme, les inégalités et les fractures sociales, les absurdes guerres culturelles, l'épouvantable divorce entre l'homme et la nature. Tout en étant redoutables, ces forces de « déliaison » le paraissent plus encore à cause de la façon dont les médias les ressassent jusqu'à l'écoeurement – comme s'ils cherchaient à nous persuader que nous sommes impuissants face à elles... Rien n'est plus faux pourtant.

Un nombre sans cesse croissant de Tisserands ont entrepris avec une énergie considérable de nous faire changer d'ère – et parmi eux une jeunesse qui a déjà commencé de vivre autrement, de façon moins matérialiste et moins égoïste, plus partageuse, plus en lien avec ses aspirations profondes, plus en lien aussi avec la nature. Grâce à tous ceux-là, les réseaux de la vie reliée se multiplient maintenant comme la montée de sève au printemps irrigue l'arbre d'une vitalité nouvelle... Et toutes ces luttes tisserandes pour la « reliaison du monde » s'amorcent alors même que la question du spirituel revient au centre de nos questions de civilisation. Est-ce seulement une coïncidence? Je ne crois pas. Le terme « spirituel » vient du mot « esprit », qui renvoie lui-même à l'idée d'être inspiré et à la notion de « souffle de vie » créateur. Et c'est bien ce souffle puissant de la vie et de l'esprit qui commence aujourd'hui à soulever les vies tisserandes ! Comment cependant ces luttes tisserandes vont-elles atteindre la masse critique nécessaire pour nous faire passer au-delà de la Grande Déchirure? L'objectif est de fédérer au maximum leurs énergies pour l'heure trop inconscientes d'elles-mêmes et trop dispersées – comme des fantassins isolés sur un champ de bataille, et donc sans efficacité. Il est temps de rassembler toutes les forces de la résistance tisserande.

Abdenour Bidar, extraits de « Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui? » Albin Michel 2016 & « Les tisserands » Les Liens qui libèrent 2016.



FRÉDÉRIQUE BEDOS

Aujourd'hui, productrice et réalisatrice, Frédérique Bedos a été pendant 15 ans journaliste et présentatrice TV et radio, en France et à l'international. Elle a animé de nombreux rendez-vous prestigieux en prime time.

En 2010 elle a fait un grand saut dans l'inconnu pour créer L'ONG Projet Imagine, une ONG d'information dont le but est d'inspirer pour encourager l'action. Sa première source d'inspiration : ses parents adoptifs du Nord de la France qui l'ont accueillie, elle, ainsi qu'une vingtaine d'enfants « inadoptables » du monde entier. Avec L'ONG Projet Imagine, Frédérique met en lumière ces femmes et ces hommes qui vont à la conquête de territoires inconnus et nous font prendre conscience que tout est possible : les fameux « Héros Imagine ».

En 2013, Frédérique Bedos écrit le livre-témoignage *La petite fille à la balançoire* (Les Arènes puis en 2015, Poche aux éditions J'ai Lu). Elle y raconte comment, au départ de son histoire personnelle, est né Le Projet Imagine. Ses premiers Héros Imagine, sa première source d'inspiration : ses parents adoptifs bien sûr ! En 2014, le Président de la République française, François Hollande la choisit pour intégrer le Comité de parrainage de « La France s'engage », le chantier présidentiel consacré à l'innovation sociale.



Frédérique Bedos intervient dans de nombreuses organisations institutionnelles et économiques ainsi que dans les media :

- Nations Unies à New York et à Genève - Unesco - Matignon - Elysée - L'Assemblée Nationale - Le Sénat
- Membre d'honneur du Réseau International IWF - membre du Conseil d'Orientation du Think Tank sur l'Education Vers le Haut - membre du Conseil de Surveillance d'Investir & Plus for social entrepreneurs - Membre du Conseil Ethique de la Fondation des Possibles - Global Summit of Women - Women's Forum - INSEAD - Conférences TED - Programme EVE - Tribe to be Inspired- Happy Happening ...
- L'Express/ Entreprise - BFM Business - LCI - Soir 3 - France 24 - Le Monde - Le Parisien - Elle - La Croix - France Info - France Inter - RFI - ..

« Même si l'on n'a pas les bonnes cartes en main, tout est possible »

Pèlerin. Vous venez de publier un livre dans lequel vous racontez votre histoire. Pourquoi ce titre : *La petite fille sur la balançoire* ?

Parce que j'ai toujours balancé entre de multiples vies. À commencer par une double enfance. D'un côté, avec ma mère biologique, Maman Jeanne, j'étais fille unique et menais une vie de bohème, alors que peu à peu elle sombrait dans la maladie psychiatrique. De l'autre, avec ma famille d'adoption, chez qui j'allais me réfugier régulièrement dès l'âge de 3 ans.

Une famille hors du commun...

Oui, même s'ils détestent qu'on parle d'eux en ces termes ! Dans cette petite maison de Croix, dans le Nord, où m'a amenée un jour Maman Jeanne, vivaient une dizaine d'enfants adoptés. Je me suis tout de suite sentie chez moi car j'ai trouvé là-bas la sécurité et la tendresse. Maman Jeanne s'est installée dans les environs, et j'ai commencé à faire des allers-retours entre son appartement et la maison de Papa et Maman - c'est ainsi que j'ai vite appelé Michel et Marité.

Vous avez, toute petite, eu le sentiment d'être la mère de votre Maman Jeanne. Elle vous a parfois mené la vie dure. Vous assurez pourtant l'avoir toujours aimée...

Bien sûr ! C'est très difficile pour un enfant de ne pas aimer sa maman ! Je n'aimais pas sa maladie. Mais que pouvait-elle contre ce mal ? Alors oui, j'ai souffert. Mais Maman Jeanne m'a donné l'amour inconditionnel d'une mère pour son petit bébé.

Pour survivre, il a fallu que je m'éloigne d'elle. Que je trouve ma propre route. Même si l'on n'a pas les bonnes cartes en main, tout est possible. On peut s'en sortir. On suit peut-être un chemin chaotique, mais c'est la condition sine qua non pour arriver à quelque chose de bon. C'est pour encourager les gens à tracer leur route malgré les embûches que j'ai écrit ce livre.

Dans votre famille, celle de Michel et Marité, vous avez côtoyé environ 18 frères et sœurs, certains atteints de handicaps ou héritiers d'une histoire lourde. Comment une telle maisonnée fonctionnait-elle ?

De prime abord, fonder une famille comme celle-ci, ce n'était pas raisonnable. D'autant que mes parents n'avaient pas de gros moyens : Papa tenait une quincaillerie avec ses frères, Maman s'occu-

pait des enfants. De plus, la plupart des petits qui arrivaient chez eux avaient souffert de la grande douleur de l'abandon qui installe une colère permanente chez celui qui la subit.

Et pourtant, la magie a opéré. Chacun d'entre nous aurait pu dire « Regardez comme mon histoire est horrible ! » Or, chacun pouvait trouver, chez son frère ou sa sœur, une histoire quasiment pire que la sienne ! Alors on arrêta de regarder son petit nombril, on se décentra et on se disait : « Je vais aider celui qui est à côté de moi. » En un mot, on se sauvait. Le secret, c'est cela : la main tendue.

Source : <http://www.pelerin.com/A-la-une/Fredérique-Bedos-Une-famille-c-est-d-abord-de-l-amour>

Frédérique décide en juin 2008 de quitter la télé et de monter le projet Imagine, un média qui se veut utile, alternatif et philanthropique. « La première vidéo en 2010 dans laquelle j'explique mon projet, je l'ai tournée dans ma chambre. » On y voit des photos de famille, elle y raconte son histoire, mais sans pathos. On comprend juste que dans ce projet Imagine et chez Frédérique Bedos, tout est vrai. C'est un ovni dans le monde médiatique que ce site internet qui informe et valorise des héros du quotidien, et appelle aux dons pour les aider. Un bateau, le Souffle du Nord, va prendre le départ du Vendée globe aux couleurs d'Imagine. Elle-même continue de travailler, et mène ce projet bénévolement. Imagine a pris corps, compte deux salariés, bientôt trois, et une armée de 250 bénévoles. Des preneurs de sons, des caméraman qui acceptent de travailler gratuitement pour produire des films de qualité. Son long-métrage, Des femmes et des hommes, a été présenté à l'ONU. Et ces héros anonymes, comment les dénicher-elle ? « C'est assez simple. On nous en recommande plein ! Il y a une vraie campagne de dénonciation de héros », s'amuse-t-elle. Oui, parfois, il faut les convaincre d'être un peu dans la lumière. mais Frédérique sait les convaincre de témoigner. Pas pour se gargariser, mais pour partager un peu de leur humanité contagieuse

Par Delphine Tonnerre, La Voix du Nord.fr, 20 septembre 2015



STEPHEN BOUCHER

Stephen Boucher, franco-américain, concentre ses travaux de conseil sur les sujets de créativité politique, innovation publique, démocratie délibérative et processus participatifs, politiques de l'énergie, du transport et du changement climatique.

Diplômé de Harvard et Sciences Po Paris, il a codirigé le think-tank Notre Europe/Institut Jacques Delors pendant quatre ans. Il est concepteur et organisateur, en 2007, du premier Sondage Délibératif pan-européen. Il a dirigé pendant sept ans le programme Politiques européennes du climat à la European Climate Foundation.

Stephen Boucher a été consultant en affaires publiques européennes à Londres, Bruxelles et Paris et conseiller pour les affaires européennes et internationales auprès de la vice-première ministre et ministre fédérale belge de la mobilité dans le gouvernement de Guy Verhofstadt. Il a enseigné le lobbying à Sciences Po et est professeur à la Solvay Brussels School, où il délivre le cours Changement organisationnel et créativité politique. Il est consultant pour le premier groupe français de media en ligne visant le développement d'une consommation durable.

Stephen Boucher a publié plusieurs ouvrages et études, dont le récent *Petit manuel de créativité politique - comment libérer l'audace collective* (Le Félin, 2017, préfacé par Nicolas Hulot), dans lequel il s'attache, en pleine campagne présidentielle française, à comprendre comment mieux mobiliser les énergies créatives non pas au niveau d'une entreprise, mais à celui de tout un pays. Il signe également *La révolution de l'hydrogène: Vers une énergie propre et performante* (Le Félin, 2006) et *Les thinks-tanks: cerveaux de la guerre des idées* (Le Félin, 2009, préfacé par Pascal Lamy).



Rencontré à l'occasion de la parution à venir du «petit manuel de créativité politique», celui-ci nous a livré sa vision du futur en politique.

Dans votre, petit manuel de créativité politique – ces idées géniales qui sauveront la démocratie, on s'interroge: en quoi la créativité vous paraît essentielle dans l'arène politique?

La créativité a conquis tous les domaines. Les entreprises cultivent l'innovation, les designers recherchent la créativité, et même les magazines nous conseillent pour être inventifs au lit. Un seul domaine reste hermétique à la révolution créative: la politique. Pourtant, tous les responsables politiques nous parlent de « changement » et d'« idées nouvelles ».

A chaque élection, on a le droit au festival des promesses. Mais, où est le vrai renouveau? Qui réfléchit à notre capacité collective de produire plus de solutions efficaces? Cet impensé n'est pas une fatalité. C'est surtout une priorité, parce que cet « establishment » qui n'apporte pas de réponses valables se voit puni par des citoyens qui cherchent autre chose.

Cet autre chose, ce sera un choc de créativité et d'intelligence collective.

Vous souhaitez remettre de l'humain dans la politique et redonner la place au citoyen dans les prises de décisions, concrètement, selon vous, comment les institutions peuvent-elles le faire aujourd'hui?

Le concept clef, ce n'est pas tant le « bottom up », que la co-création: les personnes qui sont intéressées par une politique donnée doivent être mieux associées à la formulation des solutions, mais aussi, en aval, au diagnostic du problème, et, en amont, à l'évaluation et à l'ajustement des mesures adoptées.

C'est comme cela qu'on a une diversité de points de vue qui mène à des étincelles créatives, et qu'on garantit aussi la robustesse des politiques développées. Pour que cette co-création devienne plus systématique, il faut concevoir des manières d'ouvrir les « canaux de créativité » par des méthodes et des lieux de rendez-vous. Concrètement, c'est déjà fait, par bribes, sur des territoires restreints par des institutions publiques: budgets participatifs, urbanisme collaboratif, processus de consultation plus ou moins construits.

Mais tout ça n'est pas organisé avec l'ambition de faire des institutions des facilitateurs de créativité.

Les pouvoirs publics doivent devenir la direction « innovation » de nos sociétés.

Vous avez procédé à un sondage délibératif européen, est-ce que vous croyez en l'établissement d'une démocratie délibérative?

La délibération est l'oxygène de la démocratie. Si les opinions ne peuvent se frotter les unes aux autres efficacement alors il n'y a pas de décision démocratique. On doit passer d'une démocratie des employés à une démocratie des actionnaires.

Autrefois, on élisait des élus dont on attendait les décisions jusqu'aux élections suivantes. Actuellement, on reconnaît que nous avons tous une part investie dans le succès de notre société et que nous devons trouver les manières de donner à tous les « actionnaires » les informations quant aux choix stratégiques, la possibilité d'infléchir ceux-ci, de participer à leur mise en œuvre, évaluation et ajustement. Mon expérience du sondage délibératif, de même que de nombreuses autres expériences de démocratie délibérative, montre que c'est tout à fait faisable et bénéfique, mais que ça demande de respecter certains principes, car, trop souvent, on fait du « participatif » pour faire bien sans plus.

Vous abordez surtout les «civic tech» dans votre ouvrage, dans ce domaine d'innovation et au-delà quelles sont les tendances majeures que vous entrevoyez?

Les outils technologiques modernes sont un outil précieux qui facilite la consultation du grand nombre, mais qui ne remplace pas le travail de fond qu'implique tout travail de créativité. Car celle-ci nécessite de combiner la diversité des points de vue – ce qu'apporte la consultation des masses par internet, avec les outils de civic tech – qui ne va en général pas s'obtenir qu'avec le crowdsourcing. Il faut aussi que des experts, des élus, des administrations, des citoyens actifs puissent se poser en tête à tête. Il est évident que les civic tech n'en sont encore qu'à leurs balbutiements. On va être surpris par la puissance de ces outils pour associer différemment les acteurs concernés.

L'autre tendance, c'est celle désormais bien identifiée du collaboratif, car les potentialités des modes de collaboration entre citoyens prenant en charge des aspects divers de la cité sont loin d'être totalement exploitées.

La troisième, c'est l'identification de l'innovation politique comme la mission des pouvoirs publics. Il existe le danger que le système, qui a plutôt tendance à tuer aujourd'hui la créativité que la faciliter, empêche cette tendance d'éclorre.

Quelle est l'innovation qui vous a fait un effet «whaouh» dernièrement?

On n'en parle pas, mais il y a beaucoup de créativité politique derrière le brouhaha médiatique qui s'agite autour de quelques sujets, généralement de manière négative et simpliste. Par exemple, le site WikiBlock permet aux citoyens de mettre les autorités municipales devant le fait accompli en permettant de créer des innovations urbaines temporaires. On trouve sur le site, les plans pour y construire des îlots pour ralentir la circulation ou encore des bacs à fleurs publics par exemple... L'idée c'est de montrer aux municipalités ce qui est possible et ce que les gens veulent.

<https://www.soonsoon.com/le-monde-de-demain-selon-stephen-boucher>



GENEVIÈVE FÉRON-CREUZET

Geneviève Féron-Creuzet est pionnière de la notation sociale et environnementale, spécialiste de la responsabilité sociale des entreprises, de l'investissement socialement responsable, et du développement durable. Elle a travaillé pour l'ONU à Vienne, Genève et à l'OCDE à Paris. Diplômée des Écoles supérieures de commerce et d'administration des entreprises (ESCAE), Geneviève Féron est également docteur en droit de l'université Paris 1-Panthéon-Sorbonne.

Forte d'une expertise dans l'étude de fonds de pension et l'investissement socialement responsable développée au sein d'une société de conseil à San Francisco, elle fonde il y a vingt ans ARESE, première agence française de notation sociale et environnementale sur les entreprises cotées, dont elle assure la présidence jusqu'en juin 2002. Elle dirige ensuite CoreRatings, agence de notation extra-financière, filiale de Fimalac, avant d'être nommée directrice du développement durable et membre du comité exécutif de l'entreprise Eiffage. Par ailleurs, Geneviève Féron crée le laboratoire de recherche en développement urbain durable Phosphore. En 2008, elle est nommée directrice du développement durable de Veolia Environnement.

Elle est actuellement Présidente-Fondatrice de Casabee, cabinet de conseil en stratégie et prospective durables, et associée de Prophil, cabinet de conseil en stratégie et en philanthropie. Elle est co-responsable du Mastère Spécialisé en Ecologie Industrielle à CentraleSupélec et vice-présidente du laboratoire d'idées The Shift Project sur l'économie décarbonée, d'AgriSud International et de la Fondation Nicolas Hulot.

Geneviève Féron-Creuzet a publié notamment *Le Développement durable - Des enjeux stratégiques pour l'entreprise* (Éditions d'organisation, 2003), *Ce que développement durable veut dire - Comprendre, comment faire, prendre du recul* (Éditions d'organisation, 2003), *2030: Le krach écologique* (Grasset & Fasquelle, 2008), *Bienvenue en Transhumanie: Sur l'homme de demain*, avec Jean-Didier Vincent (Grasset & Fasquelle, 2011) ou encore *Le crépuscule fossile* (Stock, 2015).



"La priorité est de sortir des énergies fossiles, ensuite il sera temps de tirer les leçons de ce terrible piège et de repenser sérieusement la refondation d'un projet de civilisation."

La fin du pétrole a été annoncée maintes fois, et maintes fois les limites ont été repoussées ; grâce aux progrès des technologies qui permettent de forer plus loin et plus profond, la pénurie de pétrole ne nous guette pas encore. Cependant, malgré l'obstination à extraire de la terre la dernière goutte de jus fossile, le crépuscule de l'or noir est à prévoir avec le déclenchement du compte à rebours de la bombe climatique. Si nous décidons d'extraire du sous-sol, à l'horizon de ce siècle, le carbone qui s'y trouve accumulé, sous forme de pétrole, de gaz et de charbon, alors cette bombe explosera et nous balaira.

L'heure des choix est venue pour notre civilisation fondée sur le primat absolu des énergies fossiles. L'urgence est de mettre un terme à des décennies d'incohérences et de démissions qui ont enfermé chacun d'entre nous dans un piège fatal, celui de la dépendance totale: les combustibles fossiles fournissent encore les quatre cinquièmes de l'énergie à laquelle nous avons recours. Mais la bataille qui s'engage s'annonce d'une très grande âpreté. Il serait illusoire d'imaginer que les grands argentiers et industriels de l'âge fossile, ayant vaincu et avalé tous leurs ennemis, au point de transformer, à leur avantage, le pouvoir politique en une force supplétive, ne livreront pas une bataille acharnée pour maintenir leurs positions. Ce combat d'arrière-garde ne durera pas éternellement mais, malheureusement, il pourrait bien durer trop longtemps au regard de la menace climatique qui exige un désarmement total et sans conditions, c'est-à-dire une transition immédiate vers des sources d'énergie décarbonées ou décarbonisées. Quels seront les termes de cet accord et les modalités de sa mise en œuvre? Notre avenir commun dépendra de l'issue de ce dernier bras de fer.

Nous avons parcouru ... plus d'un siècle de règne sans partage des énergies fossiles. Énergies civilisatrices ou aliénantes? Ce sujet relève toujours d'un combat idéologique renvoyant dos à dos les défenseurs du progrès et les nostalgiques de la lampe à huile. Derrière cette caricature, une évidence: les grands pouvoirs octroyés par ces énergies, et plus particulièrement le pétrole, n'ont pas été assortis de grandes responsabilités. Le mur climatique est devant nous, sans possibilité de retour, et nous avons forcé l'échelle des temps géologiques dans notre course folle vers une

croissance que nous croyons toujours illimitée. Les jeunes générations se tournent maintenant vers leurs aînés et posent la question de cette responsabilité en contrepoint de la jouissance libérée par cette toute-puissance fossile. Si la crise énergétique et la crise climatique se confondent dans une même menace, ne nous trompons pas: nous souffrons paradoxalement de « trop de pétrole », et nous en avons largement assez pour faire exploser la bombe climatique. Aucune décision ne sera prise pour des raisons éthiques, morales ou altruistes. Les décisions seront évaluées à travers un seul prisme: à quel moment le changement climatique deviendra une source de risque financier et d'instabilité pour l'économie mondiale et l'industrie fossile. Notre meilleure chance de réagir au plus vite à la rupture des grands équilibres sociaux et écologiques est précisément d'utiliser les leviers de la finance et du droit, en attendant la structuration de réels contre-pouvoirs politiques. Notre avenir commun dépendra de l'issue de ce dernier bras de fer incertain.

Chacun d'entre nous est placé devant ses responsabilités. L'heure des choix difficiles a sonné... Toutes les ombres du crépuscule ne se ressemblent pas. Notre crépuscule fossile n'offre pas des clairs-obscur propices à la méditation et à l'élévation de l'âme. La beauté a déserté la terre depuis longtemps. Il ne ressemble pas à un chant funèbre, il n'en a ni l'émotion ni la mélancolie. Il se révèle dans toute sa force brutale et implacable, une force d'occupation des âmes et des consciences. Il est flamboyant et hypnotique ; la société civile, les jeunes générations s'engagent sur le terrain des valeurs, essayant de provoquer un réveil des consciences. Que nous dissimulent les ombres qui s'agrandissent sous nos pas? L'écho d'un extraordinaire bouillonnement créatif agitant l'ensemble de la planète. Au moment où sa survie est menacée, l'humanité prend conscience d'elle-même et des biens qu'elle partage en commun. De nouvelles manières de penser, de faire, de vivre, d'habiter, ensemble, peuvent émerger. Ou alors rien de cela, juste un piège plus inquiétant, celui d'une dictature algorithmique et d'un monde artificialisé. Faisons un rêve: et si l'Europe, berceau de la civilisation fossile, où tout a commencé il y a de cela deux siècles, prenait la tête de la résistance et du parti de la responsabilité, avec à sa tête Prométhée apaisé?

Geneviève Féron-Creuzet, extraits de « Le crépuscule fossile » Stock 2015, Introduction & conclusions



SÉBASTIEN DELETAILLE

Sébastien Deletaille est expert en business intelligence et en analyse des données numériques. Diplômé de l'Ecole Solvay (ULB) et de Harvard, et après avoir travaillé durant deux ans pour McKinsey comme consultant, il co-fonde en 2009 la société Real Impact Analytics qui tente de créer de la valeur à partir des données issues des télécoms. Il en est le CEO.

« Chez McKinsey, j'étais souvent en contact avec des opérateurs télécoms et j'ai constaté qu'ils disposaient de montagnes de données, sans pour autant les exploiter. C'est alors que m'est venue l'idée de fonder Real Impact Analytics, une société spécialisée dans les logiciels analytiques. « Nous avons pris le parti de nous concentrer sur les pays émergents et de nous focaliser sur les opérateurs télécoms en leur deman-

dant de collaborer et de tirer de la valeur ajoutée de leurs données, dans le but d'améliorer la relation avec le client. Ce projet couvre l'ensemble des domaines du développement de produit, du marketing et de la communication. C'est ainsi que nous sommes parvenus en cinq ans à travailler pour les cinq plus importants opérateurs télécoms au monde de l'Afghanistan à la Zambie. » (Trends Tendances, 11 mai 2015).

En 2015, il développe le projet Data for Good en utilisant les données pour prévenir les crises et la pauvreté en Afrique. 2016 est une année phare pour l'équipe de Real Impact Analytics: après une levée de fonds de 12 millions d'euros réalisée auprès d'investisseurs prestigieux. La pépite bruxelloise a emporté le titre d'entreprise prometteuse de l'année (L'Echo, 17 oct. 2016).

Quels sont les comportements d'argent qui vous insupportent ?

Il y en a deux. Le gaspillage et la maximisation, à outrance, du profit. Le gaspillage, c'est typiquement l'argent que l'on dépense pour des choses inutiles ou superflues. Prenons un exemple provocateur: la voiture. Une voiture est, en moyenne, garée 95% du temps. N'est-ce pas une forme de gaspillage? Ne serait-il pas plus efficace de ne plus posséder de voiture et de simplement payer pour son usage? Surtout qu'aujourd'hui, il existe une tonne de solutions pour se déplacer, meilleures pour l'individu et la planète.

Quant à la maximisation exagérée du profit, c'est la frontière particulièrement difficile à établir entre un profit sain pour une entreprise, sa mission et son écosystème (actionnaires, employés, etc.) et les comportements non désirés (évitement/évasion fiscale, entente sur les prix, délocalisation d'emploi, etc.). Comme consommateur, je découvre que je peux influencer les décisions d'une entreprise par mon comportement d'achat. À petite échelle, je commence donc à promouvoir les entreprises qui reflètent mes valeurs et une approche durable de la création de profit.

Y a-t-il des choses que vous trouvez trop chères ?

De manière générale, je trouve que "vivre sain" coûte trop cher. C'est d'ailleurs tout le drame. Dès que vous souhaitez devenir végétarien, manger "bio" ou vous inscrire à un club de fitness, il suffit de comparer le prix de la malbouffe, des cigarettes ou simplement rester devant sa télé pour saisir le véritable coût du "vivre sain". Les études prouvent que manger "bio" est meilleur pour l'organisme. Le "bio" ne devrait donc pas être plus cher que le reste. Il faut corriger le prix des choses qui améliorent notre société. Je me demande quel serait l'impact sur le déficit de la sécurité sociale si on encourageait nos concitoyens à faire trois heures de sport par semaine...

LE CONSEIL

"Investir en vous" est une formule toujours gagnante. La révolution digitale va se traduire par une nouvelle génération de travailleurs, une génération qui s'adapte et se forme en continu. Restez curieux."

L'Echo - Mon argent - Isabelle Dykmans - 14 mai 2017

Sébastien Deletaille récompensé par MIT35 Belgique.

Il fonde trois start-up successives. La troisième fut la bonne. Il s'agissait en 2009 de Real Impact Analytics qui tente de créer de la valeur à partir des données issues des télécoms. « Nous sommes partis de l'adage ennuyeux qui consistait à dire qu'il y avait trop de données inexploitées. » explique-t-il. Très vite la start-up s'exporte dans les pays émergents : de São Paulo au Cap en Afrique du Sud.

C'est là, en travaillant en Afrique, que Sébastien Deletaille et son équipe rencontrent une nouvelle problématique : « Nous avons été confrontés à des organismes comme la Fondation Gates qui nous ont expliqué que ces données issues de opérateurs téléphoniques étaient très riches pour l'aide au développement. » En effet le travail humanitaire ne disposait alors pas ou très peu de données sur lesquelles travailler plus précisément. D'où l'idée de Data for Good. Le projet veut faire le pont entre les opérateurs téléphoniques et les organismes humanitaires. Du big data pour faire le bien si l'on veut résumer grossièrement. La start-up essaie en fait d'identifier pour chaque organisme partenaire une problématique et de comprendre comment ces données télécoms anonymisées peuvent aider.

Data for Good réunit plusieurs initiatives. « Cela peut paraître surréel mais la façon dont les individus achètent des cartes prépayées nous renseigne sur leur niveau de richesse. » souligne Sébastien Deletaille. Ainsi un utilisateur aisé achètera très peu de cartes mais pour de gros montants quand un consommateur plus pauvre achètera beaucoup de cartes avec de très faibles montants n'ayant pas assez d'argent d'avance.

En conséquence ces informations permettent de dresser une carte des niveaux de pauvreté et d'en saisir les évolutions quasiment en temps réel. Pour ensuite anticiper des crises alimentaires, l'équipe de Data for Good exploite les données des fermiers : niveau de pauvreté et mobilité notamment, toujours avec les informations sur les ventes de cartes prépayées. Avec tout cela, le projet permet d'anticiper les crises alimentaires.

Et à l'avenir ?

Après l'Afrique, l'avenir de Data for Good sera-t-il en Europe ? « En Europe on en est encore à la genèse, dans une sorte de phase de prototypage. Dans les pays émergents en revanche, on réfléchit d'ores et déjà à une mise à l'échelle pour étendre les offres locales. »

Mais l'idée d'appliquer les projets de sa start-up et notamment de Data for Good sur le vieux continent lui trotte tout de même dans la tête avec des idées déjà bien précises : « Les problématiques sont d'un ordre différent. On pourrait citer les embouteillages à Paris par exemple. C'est un problème sociétal dans le sens où il y a un gros gaspillage aux niveaux du temps, de l'écologie et de l'humain. »

Dans ce cadre l'expertise de Real Impact Analytics peut jouer un rôle selon l'entrepreneur : « Les données télécoms peuvent aider dans ce cas-là à dessiner une carte de la mobilité et à revoir les parcours de la RATP en fonction. Cela peut être quelque fois microscopique : en Allemagne il a suffi, à un endroit, de déplacer une bouche de métro de quelques dizaines de mètres pour améliorer la circulation des personnes. »

Guillaume Scifo in <https://atelier.bnpparibas/health/article/portrait-innovateur-sebastien-deletaille-predit-crises-alimentaires-donnees-telecoms>

2016 est une année phare pour l'équipe de Real Impact Analytics.

Après une levée de fonds de 12 millions d'euros réalisée auprès d'investisseurs prestigieux, la pépite bruxelloise a emporté le titre d'entreprise prometteuse de l'année.

Il faut dire que l'entreprise a développé une expertise rare dans l'exploitation des données rassemblées par les opérateurs télécom. Surtout, le groupe développe des outils pour tirer un maximum d'informations, et véritablement créer du sens sur base de ces gigantesques volumes de données. Une aventure démarrée en Afrique, où les fondateurs Sébastien Deletaille et Loïc Jacobs sont allés chercher leurs premiers contrats auprès de grands opérateurs locaux. L'aventure s'est ensuite poursuivie dans une série d'autres marchés émergents, avec cet avantage que RIA proposait des outils simples et relativement peu onéreux aux opérateurs locaux, qui n'étaient encore que peu courtisés par les géants habituels du secteur.

Installée dans les élégants derniers étages d'une tour surplombant Bruxelles, la société ne répond plus exactement aux standards d'une startup avec ses plus de 120 employés, et ses bureaux installés sur presque tous les continents. Et la levée de douze millions d'euros réalisée cette année auprès d'investisseurs de premier plan comme Duco Sickinghe (ex-CEO de Telenet et président du CA de KPN), la GIMV ou Endeit ne fait que confirmer le statut quelque peu « premium » de la jeune société.

L'Echo - 12 oct. 2016



MERCI



COLINE HAUBRUGE
Accueil et communication
www.upagency.be



GÉRALD LÉONARD
Restauration et locaux
www.profondval.com



DOMINIQUE HURET
Interviews des orateurs
www.capedecision.com



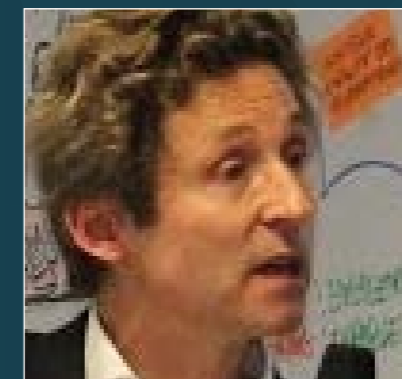
ISABELLE BRAEM
Librairie



ANNE MATON
Accueil des orateurs



MARTINE ZUNINI
Photos
www.zunini.com



ANTOINE HENRY DE FRAHAN
Conclusions en dessins
www.frahanblonde.com



MATTHIEU DENIS
Graphisme
made graphic



RENDEZ-VOUS EN 2018

JEUDI 30 & VENDREDI 31 AOÛT

Editeur responsable
Stanislas van Wassenhove

ASBL Trans-mutation
Avenue de la Tenderie 64 - 1170 Bruxelles
TVA BE0825.252.145

www.trans-mutation.eu

